

faire couper le jeu par son partenaire, une sonnerie retentit tout à coup.

Dre... i... i... in ! c'était le timbre avertisseur qui annonçait une communication.

Jackson, jetant les cartes, se précipita à l'appareil ; Schmidt le rejoignit péniblement, les yeux hors la tête, les oreilles bourdonnantes, les jambes molles.

—Eh ! eh ! fit l'Américain, après avoir, d'un coup d'œil, parcouru la bande imprimée qui se déroulait dans l'appareil.

Et, la tenant à son associé :

—Lisez, dit-il laconiquement.

Schmidt eut un éblouissement : le contenu de la dépêche venait de flamboyer devant lui comme s'il eut été tracé avec des caractères de feu.

“ Abusés par la fausse nouvelle.— Loterie pas encore tirée.— Gonzalès Puerto.”

L'effet de cette lecture fut foudroyant : le bon M. Schmidt, dans le sang duquel se faisait, depuis quelques heures, une révolution fiévreuse, ouvrit la bouche pour pousser un cri.

Mais sa gorge demeura muette, un flot de sang lui enlaidit le visage et il tomba comme une masse.

—Apoplexie ! murmura M. Jackson.

Et, jetant un regard singulier sur le bureau désert :

—Joli coup, ma foi, et qui mérite l'impunité pour ceux qui l'ont fait... l'Éclairneur, Giovanni, les télégraphistes, trois complices... décidément c'est un joli coup.

Puis, se baissant vers le corps de son associé, il palpa la re-lingote, sentit sous sa main un boursofflement anormal, entr'ouvrit le vêtement et prit le portefeuille bourré de banknotes.

—Cinquante mille piastres ! grommela en feuilletant d'un doigt impassible les légers papiers... ce bon Schmidt n'avait pas dépassé les bornes... mais c'est le syndicat qui va la trouver raide... cent cinquante mille piastres !...

Ce disant, il fit passer du portefeuille du défunt dans le sien propre la liasse de banknotes et revint, d'un pas allègre, à l'établissement de Front-Street.

Une fois devant le bureau de son associé, il plongea sa tête dans ses mains et demura quelques minutes absorbé dans ses réflexions.

—Non, dit-il enfin, faisons comme si de rien n'était et laissons-leur le temps de fuir... autrement il faudrait rendre les cinquante mille piastres et ce qui est bon à prendre est bon à garder.

Il saisit une plume, et, lentement, posément, d'une écriture régulière, il traça les lignes suivantes :

“ Un grand malheur pour notre ville: M. Schmidt, l'honorable banquier de la maison Schmidt, Jackson and Co, vient de mourir dans de singulières circonstances : M. Schmidt était l'heureux possesseur du numéro 309,278, gagnant le lot de un million de la loterie de Madrid... l'émotion a été si grande qu'il a été frappé d'une attaque d'apoplexie dans le bureau du télégraphe. C'est une grande perte pour le monde des affaires.— M. Jackson, qui reste seul à la tête de la maison, fait savoir qu'en raison des événements politiques, le taux de l'escompte sera, à partir de demain, élevé de 1/40^o.”

L'Américain plia la feuille de papier, la mit sous enveloppe et la tendant au garçon qu'il avait sommé :

—John, dit-il avec un indescriptible sourire, ceci à l'Éclairneur.

XXIII.—OU JACQUES MIQUET REPREND SON NOM.

Ce n'était point la peur qui avait fait arriver si inopinément à Colon l'honorable M. Jackson.

Un homme si froid ne s'emballait point à propos d'une fausse alerte, et son départ de Panama était absolument justifié par le changement d'attitude du général Mendès y Tendura.

Durant la nuit, au commencement de laquelle Joachim avait été passé par les armes, des délégués des comités panaméens étaient arrivés au camp de Santa-Ana et avaient eu avec le général un long entretien, en conséquence duquel une centaine d'insurgés avaient ouvert de suite un feu meurtrier sur les troupes régulières qui couvraient les hauteurs avoisinantes d'Arribal et de San-Pablo.

Après un échange de balles, qui ne dura pas

tout à fait une demi-heure, les soldats du gouvernement, surpris au milieu de leur sommeil, et, en outre, placés dans une situation désavantageuse, avaient lâché pied et étaient rentrés tumultueusement en ville, où le bruit s'était vite répandu de la prochaine arrivée des insurgés.

Ceux-ci, cependant, ne bougèrent qu'au matin, craignant les coups de surprise dans l'ombre, et les habitants, terrifiés, les virent descendre des hauteurs de Santa-Ana, en assez bon ordre, ce qui augmenta la terreur.

Le gouvernement, cependant, fit son devoir, et à peine les hommes du général Mendès eurent-ils franchi les anciens remparts, qu'ils se heurtèrent aux soldats réguliers qui leur opposaient une vive résistance ; on se battit ainsi, avançant et reculant sans grand avantage, jusque vers midi, moment de la grande chaleur.

Alors, d'un commun accord, on suspendit le combat, avec l'intention de le reprendre dans la soirée, lorsque le soleil tropical aurait cessé de verser sur Panama sa pluie de feu.

C'est de cette sorte de trêve que l'honorable M. Jackson avait profité pour quitter la ville.

Outre qu'en agissant ainsi, en paraissant redouter les troupes du général Mendès, il ne pouvait être accusé d'avoir favorisé l'insurrection en lui fournissant des capitaux, il n'avait pas, non plus, grande confiance dans la manière dont les choses se passeraient si le parti de la Révolution l'emportait.

Parmi les insurgés, le banquier, mieux que tout autre, était à même de le savoir, il y avait des hommes qui ne se fussent aucunement gênés pour mettre au pillage l'établissement “ Schmidt, Jackson and Co ”, et l'autorité du général, lequel était un parfait honnête homme, eût été impuissante à faire respecter le coffre-fort du syndica de New-York, si M. Jackson n'avait eu la prudence d'en mettre à l'abri le précieux contenu.

La nouvelle de l'avantage remporté, la nuit précédente, par les insurgés, s'était répandue comme une traînée de poudre sur tout le parcours du canal, et aussitôt, dans le chantier, les ouvriers surexcités par les hommes de Giovanni Corda, avaient suspendu le travail, réclamant leur paie avec des airs menaçants et il avait bien fallu que les entrepreneurs s'exécutassent.

Au chantier de la Culebra, dans lequel, on s'en souvient, Giovanni Corda avait des intérêts, des scènes terribles s'étaient produites.

Aux réclamations des travailleurs, le caissier n'avait pu répondre qu'en montrant son coffre-fort absolument vide et, passant pour complice de son patron dont il ne pouvait expliquer l'absence, il avait été assommé en même temps que ses deux comptables.

Puis les ouvriers, dont la colère sauvage était déchaînée, avaient démolé le bureau ; ils avaient ensuite pillé les cantines et, ivres de whisky, ils s'étaient dirigés du côté de Panama, hurlant, poussés par une curiosité alcoolique, allant au désordre instinctivement, éprouvant le besoin de commettre de nouveaux excès.

Ce fut à la nuit tombante qu'ils parurent au faubourg de Santa-Ana : tacitement les combattants avaient convenu de prolonger la trêve jusqu'au lendemain et pendant que les sentinelles se promenaient gravement sur la ligne de démarcation, les hommes du général avaient envahi les bars, mangeant et buvant, buvant surtout, plus qu'il n'était nécessaire pour réparer leurs forces.

Quand ils virent arriver cette troupe parmi laquelle se trouvaient plus de quatre cents nègres de la Jamaïque, les insurgés firent la grimace : ce supplément de consommateurs ne leur convenait qu'à moitié.

Landrin qui, avec ses collègues de l'état-major buvait dans un coin, à l'écart, se leva et demanda aux premiers qui se présentèrent, ce qu'ils voulaient.

Intimidés par tout le clinquant, dont était chamarré l'ex-communard, ils répondirent qu'ils voulaient manger et boire.

—Pour manger et boire, s'écria-t-il, il faut être des nôtres.

—Hurra ! s'écrièrent-ils, hurra pour le général Mendès !

—Mais nous n'avons pas d'armes, fit tout bas à

l'oreille de Landrin un autre individu, tout aussi chamarré que lui... Que voulez-vous faire de ces gens-là ?

—Laissez-moi agir, répliqua l'autre.

Et, élevant la voix :

—On va envoyer chercher des armes, et on vous les distribuera demain matin.

Les Jamaïcains, à moitié ivre, firent entendre des murmures.

—En attendant, on va vous donner à boire, continua Landrin.

Les murmures se changèrent aussitôt en grognements satisfaits.

—Mais comme on ne peut vous recevoir ici, on va vous installer en face, dans les magasins à fourrage.

Et aussitôt, il donna des ordres pour que le patron de bar mit à sa disposition une douzaine de petits barrils de whisky, que des insurgés firent rouler jusqu'aux magasins, vaste construction en bois, dans laquelle un millier de personnes eussent tenu à l'aise, et que fermait une porte charretière en bois massif ; aussitôt que cette porte fut ouverte, et que l'on eut placé des lampes, les Jamaïcains y poussèrent les tonneaux, en se disputant la besogne.

Une fois installés, nos nègres eurent tôt fait de défoncer les tonneaux, et une orgie hideuse commença, au milieu des cris et des danses sauvages.

Les quatre-vingts et quelques ouvriers blancs, appartenant au chantier de la Culebra, ne voulurent pas se risquer dans cette fête d'un agrément contestable, et se dispersèrent.

Quant aux nègres, tout entiers aux plaisirs de l'ivresse et de la danse, ils ne s'aperçurent pas que la porte avait été refermée sur eux, et qu'ils étaient bel et bien prisonniers.

—Les voici bouclés, dit Landrin avec un ricane ment sinistre ; à présent, la petite opération est facile.

Assisté d'un de ses collègues de l'état-major, il appliqua contre le magasin une échelle, et monta jusqu'à la toiture, dans laquelle était percée une lucarne, versa par là un bidon de pétrole, et jeta ensuite sur le fourrage ainsi imbibé, une allumette en flammes.

Instantanément une gerbe de flamme s'éleva, presque aussitôt étouffée dans la fumée épaisse qui se dégageait, et Landrin, souriant, comme s'il venait de se rendre coupable d'une simple espièglerie, retourna au bar achever le verre de whisky commencé.

Au bout de quelques minutes, une clameur, d'abord sourde, mais augmentant d'intensité avec une puissance effrayante, horrible, s'éleva dans la nuit, en même temps que des coups furieux ébranlaient la porte.

Mais la porte était solide et résista : d'ailleurs l'abondance de la fumée eut bientôt accompli son œuvre mortelle : au bout d'un quart d'heure, les Jamaïcains, terrassés par l'asphyxie, avait cessé de crier.

On entendait plus que les crépitements du bois qui se tordait, éclatait, avec des bruits de pétards, sous la morsure de l'incendie, tandis qu'un abominable odeur de chair grillée se répandait dans l'atmosphère.

Et Landrin, tout en sirotant son whisky, racontait à son collègue d'état-major, ses souvenirs de la Commune, évoqués par cette scène d'épouvantable sauvagerie.

—Oui, mon cher, fit le misérable en manière de péroraison, si nous avions enfermé les Parisiens comme je viens d'enfermer ces brutes, peut-être bien les Versaillais n'auraient-ils pas pénétré si facilement dans Paris, et le drapeau rouge flotterait sans doute sur l'Hôtel de Ville.

Comme il achevait ces mots, le général Mendès, attiré par la lueur de l'incendie, entra dans la taverne et, apercevant Landrin, marcha vivement vers lui.

—Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il d'une voix émue, et qui a donné l'ordre de brûler ces magasins ?

—C'est moi qui ai donné l'ordre, mon général, répondit hardiment Landrin, et c'est moi qui l'ai exécuté.

Et, brièvement, il raconta comment les choses s'étaient passées.

—Misérable gronda M. Mendès, dont la main chercha machinalement à sa ceinture la crosse de son revolver.

(A suivre).